

CONFIDENCE

INCOMPATIBILITÉ

*En le caressant doucement,
A son âne, bien tristement,
La fillette conte sa peine :
Insoucieuse du printemps,
Qui mêle à ses cheveux flottants
Sa fraîche haleine.*

*" Mon âne, mon bel âne roux,
Si fort, si complaisant, si doux,
Dit-elle, il a fallu te vendre ;
Ce soir, en revenant des champs,
Deux hommes sans cœur, deux méchants,
Doivent te prendre..."*

*" Nous n'irons plus, comme autrefois,
Dans la forêt, chercher du bois,
Courir ensemble dans les herbes ;
Avec des fleurs à ton licou,
Tu ne rentreras plus à l'aurore,
Chargé de gerbes.*

*" Va-t-on vendre aussi les lapins,
La poule blanche, ses poussins,
Et l'alouette familière,
Qui, dès l'aurore, à plein gosier,
Chante, dans sa cage d'osier,
Là, sous le lierre?... "*

*" Va-t-on vendre aussi les vieux lits,
Le dressoir aux cuivres polis,
Et le coucou, qui nous dit l'heure ?
Le crucifix, les plats d'étain,
Et le fauteuil où, l'aïl éteint,
Grand'mère pleure?... "*

*" Oh ! qu'il fait triste à la maison
Depuis qu'à la froide saison,
Ma mère, si bonne, si belle,
Est allée avec Dieu... c'est loin !...
Pourquoi donc ne m'a-t-elle point
Prise avec elle?... "*

*Et la mignonne aux lourds sabots
Rappelle, éclatant en sanglots,
Les bonheurs qu'on ne peut lui rendre...
Sur le chemin ensoleillé,
La tête, le regard mouillé,
Semble comprendre !...*

MME DRUT-FONTÈS.



L'avocat.—Pourquoi demandez-vous le divorce ?
Elle (en larmes).—Le misérable me reproche de ronfler en dormant, d'avoir les pieds gelés, de fouiller dans ses poches, de parler tout le temps, de lui jeter des assiettes, de l'« ébouillanter », d'avoir ma mère avec nous, de l'envoyer se coucher dans le hangar. Vrai, monsieur, il faudrait être une sainte pour vivre avec une pareille brute, et je demande le divorce pour incompatibilité d'humeur.

SOUS LE QUINCONCE

Il n'y a qu'un banc. Double, il est vrai ; mais le dossier en est si bas, qu'on l'a toujours trouvé incommode et qu'on ne le recherche pas.

Pendant des années, M. Versoix et M. Dingrain ont eu l'habitude, le jour du repos, en été, de venir s'asseoir là, côte à côte, face à la rue.

Puis ils se sont brouillés pour une cause futile, et avec la conviction, d'ailleurs, que cela ne saurait durer. Chacun se disait que l'autre ne tarderait pas à prononcer les quelques paroles qu'il suffirait de dire pour que le différend fût arrangé. En effet, aucune cause de dissentiment ne pouvait être sérieuse entre eux. L'un était veuf ; et l'autre, vieux garçon. M. Versoix allait prendre sa retraite d'employé de la mairie, en même temps que M. Dingrain prendrait la sienne de la Caisse d'Épargne. M. Dingrain était rond et obèse, M. Versoix était plat et maigre : et le médecin déclarait que cela leur venait, à l'un et à l'autre, d'un même principe : celui de l'arthritisme. Enfin, les occasions de s'attiser l'un contre l'autre par de mauvais frottements ne leur étaient pas nombreuses, puisque leurs rapports ne consistaient guère qu'à passer ensemble la journée du dimanche sur le banc commun.

Au début de la rupture, l'usage s'établit entre eux que le premier arrivé prit le côté qui les réunissait jadis. Et le second s'installait à l'opposé. Comme chacun d'eux occupait le milieu du siège, ils connurent aussitôt l'impression nouvelle, dos à dos, dos contre dos, de se sentir, de se tâter.

M. Dingrain pensait : « C'est tant pis pour Versoix d'être fâché avec moi. Je me passe très bien de lui... Il n'aurait qu'un mot à m'adresser... Ça le regarde !... »

M. Versoix n'avait non plus aucune hésitation : « Je n'ai aucun besoin de Dingrain, songeait-il... Je ne lui en veux pas. Quand ça lui coûtera

trop d'être fâché, il n'aura qu'à faire le nécessaire pour se tirer de là... »

Ce fut ainsi qu'une saison, puis d'autres, et d'autres encore, se succédèrent,

Et, de la sorte, ils apprirent l'art de s'adosser l'un contre l'autre, pour suppléer à l'insuffisance du dossier du banc. Le dos de M. Dingrain étant moelleux, celui de M. Versoix étant ferme et lisse, le changement respectif de leurs attitudes était devenu un bienfait matériel pour chacun d'eux.

N'ayant aucun sentiment de haine l'un à l'égard de l'autre, sans articuler un mot, ils établirent une pratique d'indications mutuelles par de petits déplacements des omoplates ou des reins. Discrètement, d'abord, et franchement, largement, dans la suite, ils se donnèrent du dos. S'en réclamèrent, en ajoutant, on retirant au gré des réclamations muettes et des mouvements expressifs.

Désormais, avec le temps écoulé, la brouille est devenue irrévocable. Ni M. Versoix ni M. Dingrain n'admettent l'éventualité d'une réconciliation aussi tardive, et il est évident qu'ils n'échangeront plus une parole en ce monde.

Mais, aujourd'hui moins que jamais, en vertu d'une manie accrue par l'âge, ils ne sauraient se passer l'un de l'autre, sur le banc du quinconce. Ils s'appliquent à ne point trop s'y devancer. Le premier arrivé se préoccupe du retard de l'autre, regarde pour le voir venir. Et, on attendant, il se penche en avant, les coudes sur les genoux, la canne occupée à tracer des ronds dans le sable, le dos désœuvré et se réservant.

PAUL HERVIER.

UNE ÉTAPE

SON ROLE

Mme Balthazar (1 h. du matin).—Comment as-tu pu te griser sans un sou dans ta poche ?

Balthazar.—J'... vas te dire... Latouche parlait de la guerre. Ma... hic... chin gueulait contre les bood... hic... lers et Tobie... hic... vantait son bicycle... hic... et jo n'ai eu qu'à garder le silence.

HEUREUSE IDÉE

La mère (amène son fils au maître d'école). Je tiens surtout à ce que vous en fassiez un homme sage.

Le maître.—Bonne idée, madame. C'est à peu près la seule profession qui ne soit pas encombrée.

LES BLAGUEURS

Lehableur racontait dernièrement, à propos de fromages, qu'il avait pincé un rhume en mangeant du gruyère.

—Les trous de ce fromage étaient si nombreux et si grands qu'ils laissent passer des courants d'air.

PENSÉES D'UNE REINE

Si les joies de ce monde ne sont pas pures, c'est que nous le sommes pas.

x

Le devoir ne fronce les sourcils que tant que vous le fuyez. Suivez-le il vous sourit.

CARMEN SYLVA.

PREND PAS

Fouinard (insinuant).—C'est un riche cigare que tu fumes là.

Durapat (aimable).—Veux-tu que je te donne l'adresse du magasin de tabac où je l'ai acheté ?



Une voisine (du haut de l'escalier).—Ce jeune homme devrait être en route pour chez lui, à l'heure qu'il est.
Philomène.—Il pest, papa. En ce moment il est rendu tout près du porte-chapeaux.